

## CHAPITRE VI.

## LE DÉLUGE.

« La tradition du déluge est la tradition universelle par excellence, parmi toutes celles qui ont trait à l'histoire de l'humanité primitive, » dit avec raison Fr. Lenormant<sup>1</sup>.

On ne l'a pas cependant trouvée en Égypte. Sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, les traditions hébraïques, qui ont tant de ressemblance avec les traditions assyro-chaldéennes, sont différentes des traditions égyptiennes. Les Égyptiens avaient conservé néanmoins un vague souvenir de la destruction des hommes par les dieux. C'est ce qui résulte d'une inscription mythologique du tombeau de Sêti I<sup>er</sup>, à Thèbes, publiée par M. Édouard Naville<sup>2</sup>, et dont voici l'analyse :

Ra, s'il n'est pas le premier roi divin, est un des plus anciens. Le commencement de son règne est antérieur au soulèvement du firmament et remonte, par conséquent, aux premières périodes de la création<sup>3</sup>. L'inscription du tom-

<sup>1</sup> Fr. Lenormant, *Essai de commentaire de Bérose*, p. 275. Voir *Ibid.*, 276-287; *Id.*, *Manuel d'histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 3<sup>e</sup> édit., t. 1, p. 20 et suiv. Voir aussi *Manuel biblique*, 9<sup>e</sup> édit., n<sup>o</sup> 321, t. 1, p. 590-596; E. L. Fischer, *Heidenthum und Offenbarung*, in-8<sup>o</sup>, Mayence, 1878; Fr. Lenormant, *The deluge; its traditions in ancient nations*, dans la *Contemporary Review*, novembre 1879, p. 465-500.

<sup>2</sup> Éd. Naville, *La destruction de l'homme par le déluge*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, juin 1875, t. IV, p. 1-19; Cf. *id.*, *L'inscription de la destruction des hommes dans le tombeau de Ramsès III*, *ibid.*, t. VIII, 1885, p. 412-420, et dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archaeology*, mars 1885, t. VII, p. 94-95. Cf. aussi H. Brugsch, *Die neue Weltordnung nach Vernichtung des sündigen Menschengeschlechts nach eine altägyptische Ueberlieferung*, Berlin, 1881.

<sup>3</sup> *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1874, p. 57.

beau de Sêti I<sup>er</sup> paraît avoir fait partie des livres de Thoth. Ra rassemble les dieux auprès de lui et leur dit :

« Dit par Ra à Num : Toi, l'aîné des dieux, de qui je suis né, et vous, dieux antiques, voici les hommes qui sont nés de moi-même; ils prononcent des paroles contre moi, dites-moi ce que vous ferez à ce propos; voici, j'ai attendu et je ne les ai point tués avant d'avoir entendu vos paroles. »

« Dit par la Majesté de Num : Mon fils Ra, dieu plus grand que celui qui l'a fait et que celui qui l'a créé, je demeure (plein) de grande crainte envers toi; que toi-même tu réfléchisses en toi-même (sur ce que tu as à faire). »

« Dit par la Majesté de Ra : Voici, ils s'enfuient dans le pays, et leurs cœurs sont effrayés... »

« Dit par les dieux : Que ta face le permette et qu'on frappe ces hommes qui trament des choses mauvaises, tes ennemis, et que personne ne subsiste parmi eux... »

« Cette déesse, — une déesse sous la forme d'Hathor, dont le nom est perdu, — partit, et elle tua les hommes sur la terre..... Et voici que Sechét, pendant beaucoup de nuits, foula aux pieds leur sang jusqu'à la ville d'Héracléopolis. »

Devons-nous admettre que la destruction de *ces hommes* implique celle de toute l'humanité? demande M. Édouard Naville. — Cela me semble évident, répond-il.

Après avoir fait massacrer les hommes, le courroux de Ra s'apaisa. « On mit (des) fruits dans des vases ronds... avec le sang des hommes et on en fit de boisson sept mille cruches. » Ra vint voir ces vases. « Dit par la Majesté de Ra : C'est bien, cela; je vais protéger les hommes à cause de cela. »

« Dit par Ra : J'élève ma main à ce sujet que je ne tuerai plus les hommes. »

Cette offrande de fruits et de sang, qui apaise Ra, et lui fait prononcer une promesse analogue à celle de la Genèse, avait été préparée par le Sekti d'Héliopolis, qui avait broyé



les fruits, tandis que les prêtresses faisaient couler (?) dans les vases.

A la suite de cette offrande, on lit : « La Majesté de Ra, le roi de la Haute et de la Basse Égypte, ordonna au milieu de la nuit de verser l'eau des vases, et les champs furent complètement remplis d'eau, par la volonté de ce dieu. La déesse arriva au matin et trouva les champs pleins d'eau. Son visage en fut joyeux, et elle but en abondance et elle s'en alla rassasiée. Elle n'aperçut point d'hommes. » Plus loin, on voit que tous les hommes n'avaient pas été exterminés.

Ce récit est fort différent de celui de la Genèse, et cependant il existe entre l'un et l'autre une ressemblance générale qui s'impose et ne semble guère pouvoir s'expliquer par une rencontre accidentelle. Chez les Hébreux et chez les Égyptiens, les hommes sont punis à cause de leur révolte contre Dieu ; Dieu les extermine, à part un petit nombre ; un sacrifice lui est offert, il s'engage à ne plus détruire ainsi le genre humain. Le rapprochement seul de l'inondation et de la destruction des hommes, dans l'inscription du tombeau de Sêti, peut faire penser au déluge. Les Égyptiens avaient conservé la mémoire de la destruction des hommes, mais comme l'inondation était pour eux la richesse et la vie, ils altérèrent la tradition primitive ; le genre humain, au lieu de périr dans l'eau, fut exterminé d'une autre manière, et l'inondation, ce bienfait de la vallée du Nil<sup>1</sup>, devint à leurs yeux la marque que la colère de Ra était apaisée.

Si les traditions égyptiennes ne se rapprochent que par des analogies un peu vagues du récit de Moïse, les traditions chaldéennes, au contraire, ont avec lui les ressemblances les plus frappantes.

Nous possédons maintenant deux versions de la légende

<sup>1</sup> Voir t. II, p. 104-110, 310.

chaldéenne du déluge, l'une postérieure de plusieurs siècles à la Genèse, celle de Bérosee ; l'autre antérieure à Abraham, celle du poème de Gilgamès. Elles méritent d'être étudiées l'une et l'autre. Nous commençons par la moins ancienne.

Sous Noé, le dixième patriarche, selon la Bible ; sous Xisuthrus, le dixième roi antédiluvien, selon Bérosee, eut lieu le déluge. « C'est sous Xisuthrus, dit l'historien de la Chaldée, qu'arriva le grand déluge, dont l'histoire est ainsi rapportée dans les documents sacrés. Chronos lui apparut dans son sommeil et lui annonça que le 15 du mois de dæsius tous les hommes périraient par un déluge. Il lui ordonna donc de prendre le commencement, le milieu et la fin de tout ce qui était consigné par écrit, et de l'enfouir dans la ville du Soleil à Sippara, puis de construire un navire et d'y monter avec sa famille et ses amis les plus chers ; de disposer, dans le navire, des provisions pour la nourriture et la boisson, et d'y faire entrer les animaux, volatiles et quadrupèdes, enfin de tout préparer pour la navigation... Xisuthrus obéit et construisit un navire long de cinq stades et large de deux : il réunit tout ce qui lui avait été prescrit et embarqua sa femme, ses enfants et ses amis intimes. Le déluge étant survenu et bientôt décroissant, Xisuthrus lâcha quelques-uns des oiseaux. Ceux-ci n'ayant trouvé ni nourriture ni lieu pour se poser, revinrent au vaisseau. Quelques jours après, Xisuthrus leur donna de nouveau la liberté ; mais ils revinrent encore au navire avec les pieds pleins de boue. Enfin, lâchés une troisième fois, les oiseaux ne retournèrent plus. Alors Xisuthrus comprit que la terre était découverte ; il fit une ouverture au toit du navire et vit que celui-ci était arrêté sur une montagne. Il descendit donc avec sa femme, sa fille et un pilote, adora la terre, éleva un autel et y sacrifia aux dieux ; à ce moment il disparut avec ceux qui l'accompagnaient... Du vaisseau de Xisuthrus, qui s'était enfin arrêté en Arménie, une partie subsiste encore dans



les monts Gordyéens en Arménie, et les pèlerins en rapportent l'asphalte qu'ils ont raclé sur les débris; on s'en sert pour repousser l'influence des maléfices<sup>1</sup>. »

Si l'on compare ce récit de Bérose avec celui de la Genèse, on voit qu'il a été altéré par la suite des temps et a perdu plusieurs traits importants, par exemple, la cause morale du déluge, occasionné par la perversité des hommes, que leurs crimes rendent dignes de périr. Moïse n'a point négligé, comme Bérose, cette circonstance qu'avait conservée peut-être la forme plus ancienne de la tradition assyrienne dans le poème de Gilgamès, comme nous le verrons bientôt, si l'on peut entendre, dans un sens figuré, quelques expressions de ce document<sup>2</sup>; qu'avaient conservée aussi l'histoire égyptienne de la destruction des hommes, la légende grecque sur le déluge, ainsi que la légende iranienne, rapportée par le Boundéhesch.

Hors de là, la ressemblance ne saurait être plus frappante entre Moïse et Bérose. La plupart des détails sont identiques : l'ordre de construire un navire pour échapper à l'inondation universelle; l'introduction de toutes les espèces d'animaux dans l'arche, l'envoi à la fin du déluge de plusieurs oiseaux, revenant une première et une seconde fois et enfin ne retournant plus, etc. Il n'y a pas jusqu'aux amulettes, faites avec l'asphalte raclé sur les débris du navire de Xisuthrus, qui ne rappellent le récit de la Genèse, où nous lisons que l'arche était enduite de bitume à l'extérieur et à l'intérieur.

<sup>1</sup> Bérose, dans Fr. Lenormant, *Essai de commentaire de Bérose*, p. 260-261. Texte cité par Eusèbe, *Chron.*, 1, 3, *Patr. gr.*, t. xix, col. 114-116. Nous possédons un fragment d'Abydène qui renferme, sous une forme plus abrégée, les traits essentiels du récit de Bérose (Voir dans Fr. Lenormant, *Essai de commentaire de Bérose*, p. 337-338, ou dans Eusèbe, *Chron.*, t. xix, col. 122).

<sup>2</sup> Tablette xi, ligne 120.

La Bible nous apprend que l'arche « se reposa sur les montagnes de l'Ararat, » et Bérose raconte que le vaisseau de Xisuthrus s'arrêta en Arménie<sup>1</sup>. « Dans le texte original babylonien d'où Bérose a tiré son récit, dit Fr. Lenormant, l'expression devait être la même (que dans la Genèse), car le nom le plus ordinaire et le plus général de l'Arménie dans les inscriptions cunéiformes est Urarti ou Ararti<sup>2</sup>, » nom connu des Hébreux et ignoré par les géographes grecs et latins. Saint Jérôme, qui était parfaitement au courant des interprétations juives, n'a pas manqué de traduire Ararat par Arménie<sup>3</sup>. Sa traduction montre aussi très bien que le texte sacré ne désigne pas spécialement la montagne sur laquelle l'arche s'arrêta, mais seulement le pays : « sur les montagnes de l'Ararat, » et non pas sur le mont Ararat, où les traditions juive et arménienne ont fixé le lieu de repos de l'arche.

Cette tradition est-elle digne de confiance? L'Ararat de la Genèse est-il même l'Arménie, ce pays d'Ararat où s'enfuirent les enfants de Sennachérib, après avoir assassiné leur père, comme nous le racontent Isaïe et le dernier livre des Rois<sup>4</sup>? Ce sont là des questions fort obscures et qu'il n'est pas possible de trancher. Bohlen, savant connu par la hardiesse et aussi par la témérité de ses explications, a

<sup>1</sup> Le récit cunéiforme du déluge, que nous reproduirons plus loin, fait arrêter le vaisseau de Xisuthrus sur la montagne de Nizir (lignes 141-146). Voir plus loin, p. 320, 329.

<sup>2</sup> *Essai de commentaire de Bérose*, p. 299. C'est, « dans les inscriptions de Ninive, *Urarta* (avec un *aleph* initial); ce qui exprime à la lettre le nom Ararat, qui signifie l'Arménie, dans les textes bibliques. » J. Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. II, p. 18.

<sup>3</sup> Gen., VIII, 4. *Super montes Armeniæ*. Le nom d'*Ararat* se lit quatre fois dans la Bible hébraïque. Saint Jérôme l'a traduit aussi par Arménie; II (IV), Reg., XIX, 37. Il a conservé le mot Ararat, Is., xxxvii, 38, et Jér., LI, 27.

<sup>4</sup> Is., xxxvii, 38; II (IV) Reg., XIX, 37.

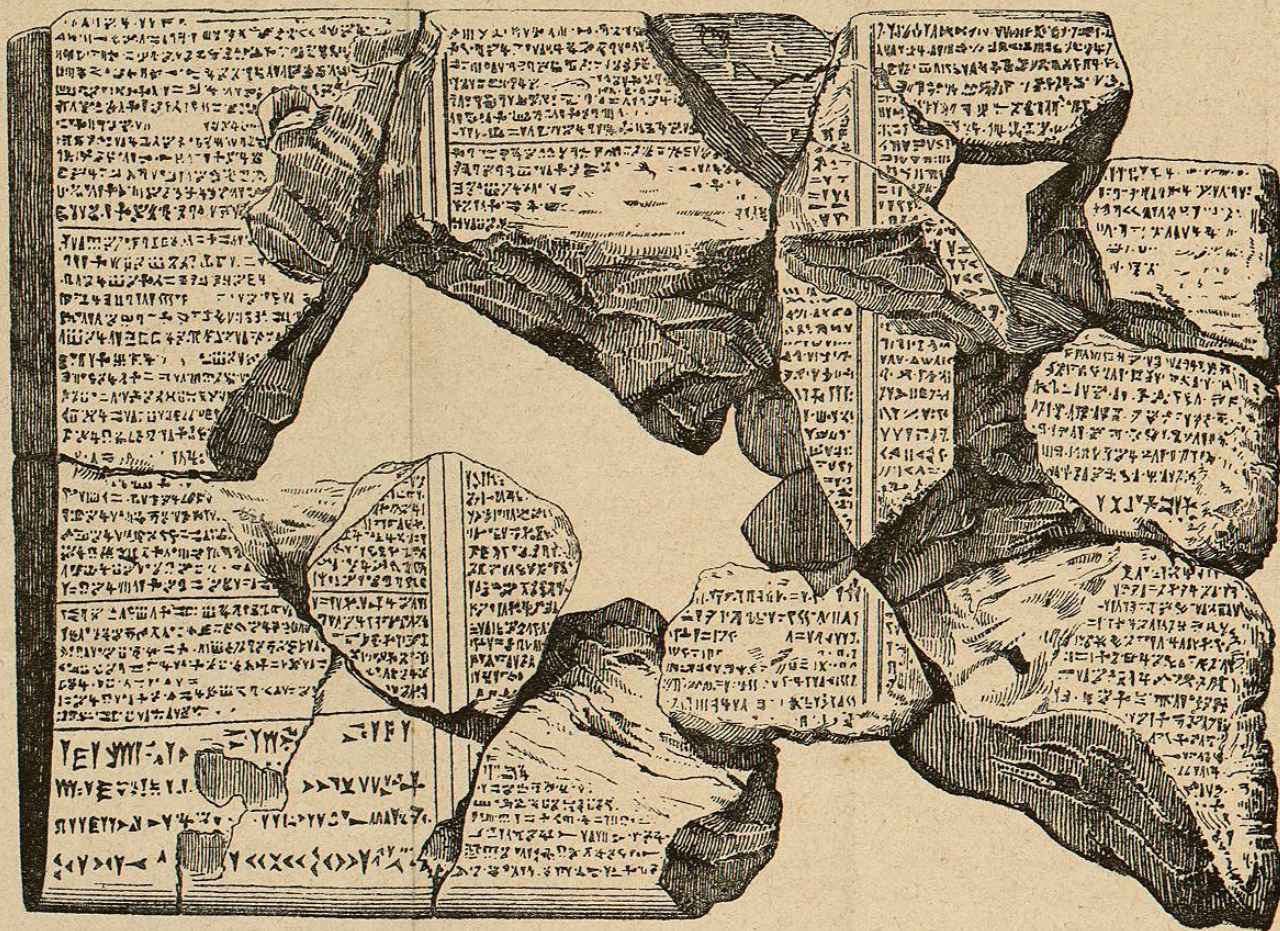


identifié l'Ararat du déluge avec « l'Aryavarta, » « la terre sainte, » situé au nord de l'Hindoustan. Cette opinion est partagée aujourd'hui par plusieurs critiques et Fr. Lenormant l'a adoptée. « Si l'on examine attentivement le texte sacré, dit-il, il est impossible d'admettre que dans la pensée de Moïse, ou de l'auteur du document excessivement antique dont il a fait usage en cet endroit, l'Ararat du déluge fût situé en Arménie. En effet, un peu plus loin, Gen., xi, 2, il est dit formellement que ce fut en marchant toujours de l'est à l'ouest que la postérité de Noé parvint dans les plaines de Sennaar. Ceci reporte forcément, dans la recherche d'un très haut sommet, comme celui où l'arche se fixe, à la chaîne de l'Indou-Kousch, ou plutôt encore aux montagnes où l'Indus prend sa source. C'est exactement au même point que convergent les traditions sur le berceau de l'humanité, chez les deux grands peuples du monde antique, qui ont conservé les souvenirs les plus nets et les plus circonstanciés des âges primitifs, les Indiens et les Perses<sup>1</sup>. »

Nous ne contesterons pas à cette opinion un certain degré de probabilité, mais les raisons sur lesquelles elle s'appuie sont-elles suffisantes pour renverser le sentiment autrefois généralement soutenu? — La Genèse, il faut en convenir, ne permet pas de décider de quel côté est la vérité. De ce que le mot Ararat désigne l'Arménie dans les livres postérieurs de la Bible, on n'est pas rigoureusement en droit d'en conclure qu'il désigne la même contrée dans le livre le plus ancien; car des pays divers ont souvent porté le même nom, surtout dans l'antiquité, où les émigrants donnaient à leur nouvelle patrie adoptive le nom de celle qu'ils avaient quittée. Cependant on doit reconnaître que l'identité du nom, dans

<sup>1</sup> Fr. Lenormant, *Essai de commentaire de Bérose*, p. 299-300. Cf. J. van den Gheyn, *Le séjour de l'humanité postdiluvienne*, in-8°, Bruxelles, 1883.





24. — Fac-similé de la tablette cunéiforme du récit assrien du déluge.



T. I, p. 305.



24. — Fac-

les Prophètes et dans Moïse, est une présomption en faveur de l'identité du lieu, alors surtout que les traditions juives et arméniennes sont unanimes dans cette identification, qu'elles nous attestent de concert que l'arche s'arrêta en Arménie, et qu'elles ne sont sur ce point ni moins nettes ni moins circonstanciées que les traditions indiennes et iraniennes.

Revenons au récit assyrien du déluge. Béroze nous assure qu'il avait puisé les éléments de son histoire dans les bibliothèques de son pays. C'est un fait désormais certain. George Smith a découvert et publié, en 1872, la légende chaldéenne relative à ce grand cataclysme, d'après un de ces livres d'argile que Béroze avait lus et auxquels il avait emprunté la plupart des traits de sa narration.

Le récit cunéiforme publié par le savant anglais forme un épisode de l'épopée de Gilgamès dont nous avons plus haut donné l'analyse<sup>1</sup>. Le poème assyrien se compose, comme nous l'avons vu, de douze tablettes. Elles furent rétablies d'abord partiellement par le rapprochement de quatre-vingts fragments, provenant des trois exemplaires que contenait la bibliothèque d'Assurbanipal<sup>2</sup>. La légende du déluge était incomplète. Un an après sa première publication, c'est-à-dire en 1873, George Smith fut envoyé à Mossoul aux frais du journal anglais, le *Daily Telegraph*, pour y faire des fouilles et rechercher les fragments qui manquaient à la collection de Londres. Il réussit à compléter presque entièrement les exemplaires de la onzième tablette du *British Museum*<sup>3</sup>. Le poète amène son récit de la manière suivante :

<sup>1</sup> Voir plus haut, p. 241-256.

<sup>2</sup> Voir, Figure 24, le fac-similé du verso d'une des tablettes cunéiformes du déluge, d'après G. Smith, *Chaldean Account of Genesis*, p. 10. Cette tablette se compose de seize fragments.

<sup>3</sup> George Smith a comblé en particulier la lacune importante des lignes 36-51. M. Hormuzd Rassam a découvert plus tard une copie nouvelle provenant d'une bibliothèque chaldéenne et non assyrienne, elle comble



Gilgamès, après s'être signalé par de nombreux exploits, racontés dans la première partie du poème, avait perdu son ami et son compagnon Éabani. Accablé de tristesse, il tomba malade et alors il « craignit la mort, le dernier ennemi de l'homme. » Or, une légende chaldéenne racontait qu'un pieux personnage, sauvé du déluge par les dieux, en avait obtenu le privilège de l'immortalité. Le nom de ce personnage est écrit en signes idéographiques<sup>1</sup>, dont le sens est « soleil de vie » ou « lumière de vie. » Il se prononce Samas-napistim<sup>2</sup>. Gilga-

quelques lacunes. Cette copie, différente d'origine et d'écriture, est d'ailleurs exactement conforme aux copies assyriennes et confirme ainsi l'exactitude de ces dernières. Sayce, *Smith's Chaldean Account of Genesis*, p. VIII.

<sup>1</sup> La valeur idéographique des deux signes qui forment son nom est ur · zi. — Ur signifie « jour, soleil, blanc. » Zi signifie « esprit, vie, abandonner, cesser. » (M. Oppert.)

<sup>2</sup> On l'a appelé d'abord Hasisadra. C'est Xisuthros, dans Bérose. Cette forme Xisuthros se rapproche de la forme assyrienne du nom du Noé chaldéen qu'on lit dans un fragment d'un autre récit du déluge. L'homme sauvé du déluge s'y nomme Atrahasis et non Samas-napistim. Voici ce fragment :

- 1 ..... lu-u...
- 2 ..... comme les extrémités (?)...
3. .... Je jugerai en haut et en bas...
4. .... ferme (?) ton vaisseau...
5. .... au temps que je t'indiquerai,
6. Entre dans le vaisseau, ferme... la porte du vaisseau.
7. Apportes-y tes [provisions de] grains, ton avoir et tes biens,
8. Ta femme, tes serviteurs, mâles et femelles, les ouvriers,
9. Les bêtes des champs, les animaux des champs, ce que toujours...
10. Je t'enverrai, ils doivent garder ta porte.
11. Atrahasis ouvrit sa bouche et parla,
12. Et il dit à Éa son seigneur :
13. « [Jamais] je n'ai fait de vaisseau...
14. Dessine-moi sur la terre une image [de cela]
15. [Alors] je regarderai l'image et je bâtirai un vaisseau.
16. .... dessine sur la terre...
17. .... ce que tu as ordonné.

Frz. Delitzsch, *Assyrische Lesestücke*, p. 101; H. Winckler, *Keilin-*